

LE

Messenger de la Foi

ET DES BONNES ŒUVRES

PARAISSANT CHAQUE SEMAINE

SOUS LE PATRONAGE DE SAINT JOSEPH

AVEC L'APPROBATION DE SA GRANDEUR MGR. DE MONTRÉAL



Le juste vit de la Foi. (Rom. I, 17.)
La Foi qui n'a point les œuvres est
morte en elle-même.
(St. Jacq., ch. II, v. 17.)

MONTREAL

EUS. SENÉCAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, 10 RUE ST. VINCENT
1873

Ce que c'est que la Religion.

On rencontre beaucoup de personnes qui ne veulent pas entendre parler de religion, il y en a même qui se mettent en colère à la seule audition de ce mot : Religion. Ils en parlent avec une animosité, un dédain, un mépris vraiment étranges.

La connaissent-ils ? l'ont-ils étudiée ? Y ont-ils découvert ce que d'autres n'y avaient pas vu ? Non, ce sont le plus souvent, des hommes d'une éducation fort superficielle, qui ont oublié depuis longues années le peu de christianisme qu'on leur a appris dans leur enfance, et qui, à mesure que l'âge a développé leurs mauvaises passions, à mesure qu'ils ont fréquenté davantage les cabarets, les mauvaises compagnies sont devenus de plus en plus ennemis de la religion.

Qu'y a-t-il donc en elle qui puisse ainsi exciter leur haine ? Qu'on cherche, qu'on examine tant qu'on voudra, on n'y pourra jamais rien trouver que de bon, de grand, de beau, de consolant, rien qui ne soit digne d'un homme honnête et raisonnable.

Qu'est-ce en effet, que la religion ? C'est la connaissance, l'amour et le service de Dieu. C'est le lien sacré qui nous unit à Notre Créateur et à Notre Père. C'est la grande science qui apprend à tous, aux riches comme aux pauvres, aux enfants, aux hommes faits et aux vieillards, aux savants comme aux ignorants, ce qu'ils sont, d'où ils viennent, où ils vont, pourquoi ils sont sur la terre, quelle destinée les attend après cette vie, quel chemin il faut suivre pour être bienheureux, quels désordres il faut éviter pour n'être pas mauvais et punis. C'est la science et la pratique du devoir.

La religion ne nous fait que du bien, elle recueille, elle soigne, elle soulage, elle prévient même autant que possible toutes les misères humaines : elle est la protectrice de l'enfance, le refuge des vieillards abandonnés, la consolation des malades, c'est elle qui dans sa compassion

pour toutes les souffrances a trouvé le moyen de fonder des asiles pour les orphelins, les vieillards et tous les genres de personnes abandonnées.

C'est elle qui a ouvert à la jeunesse pauvre tant d'écoles gratuites, qui a bâti les hôpitaux et toutes ces maisons de charité, où d'innombrables congrégations d'hommes ou de femmes vont se renfermer, pour prodiguer aux malheureux de tout genre, aux malades, aux pestiférés, tous les secours que réclament leurs misères.

C'est la religion qui a, elle seule, le secret de porter partout la civilisation : car vouloir civiliser et gouverner les peuples sans religion est aussi difficile, a dit même un Philosophe païen, (Plutarque) que de bâtir une ville dans les airs. La religion, a dit encore un orateur illustre, est la vie du corps politique, elle ne lui laisse que le choix ou de se conserver avec elle, ou de se dissoudre sans elle : *omnia bona mihi venerunt pariter cum illâ.*

Sans elle qu'aurait-on, que verrait-on ? On verrait plus que jamais, des familles troublées par la discorde et le libertinage, des époux sans union, des enfants sans respect, des serviteurs sans fidélité : on verrait plus que jamais, des êtres contre nature, qui n'étant plus retenus par le frein d'une éducation religieuse ne connaîtraient plus que les ruses et l'audace du crime : on verrait des hommes formant les projets les plus iniques, les plus insensés, les plus désastreux pour la patrie. Sans religion plus d'esprit de sacrifice, plus d'énergie pour les grandes choses ; plus d'amour, plus de compassion pour les pauvres ; on ne verrait régner partout que l'égoïsme et tous les maux qui l'accompagnent.

Aimons donc la religion, vénérons la sainte religion chrétienne. Instruisons-nous de ses enseignements et pratiquons-les. Plus on connaît la religion, plus on l'aime ; plus on l'aime, plus volontiers on la pratique.

Samedi prochain, le 29 mars, à l'Académie St. Denis à Montréal, ouverture des 40 heures.

Bonheur que procure la Religion.

Un homme sincèrement religieux, plutôt vertueux que savant, d'une sagesse aimable et douce ; un bon esprit, un cœur droit, se trouva, sans avoir pu le prévoir, dans une société où s'agitaient des controverses sur la foi. Des jeunes gens lançaient à l'envi contre toute vérité leurs traits malicieux ; ils se firent un jeu cruel d'embarrasser l'homme droit, élevant des doutes, rassemblant des nuages autour des plus importantes vérités. L'homme de bien ne pouvait comprendre qu'on pût attaquer une religion qu'il trouvait si consolante et si conforme aux vœux de son cœur. Il parut pàvré de douleur jusqu'au fond de l'âme ; les traits de son visage, qui étaient ceux de la paix, et du bonheur, furent altérés ; on eût dit qu'on lui avait enlevé ses biens, ou qu'il avait perdu son fils unique. Cependant cette jeunesse imprudente finit par lui demander gaiement le sujet de sa douleur. « Messieurs, dit il, vous n'avez pas ébranlé ma foi ; elle est le bien de mon âme, vous ne me l'avez pas ravie ; je n'entreprendrai point de refuter toutes vos objections et tous vos sophismes je me bornerai à ce simple raisonnement, auquel je vous défie de répondre : *Je suis heureux ; la connaissance et la pratique de la Religion ont fait mon bonheur ; qui de vous en peut dire autant ?* — MERAULT, *Les Apologistes*.

Consolations dans les Suofrances.

Naître, souffrir et mourir, voilà l'histoire de tout homme venant au monde. Qu'est-ce, hélas, que notre vie sur la terre ? une souffrance continuelle. Vous souffrez depuis longtemps, âme affligée ; vous gémissiez sous le poids de vos douleurs ; les chagrins naissent sous vos pas ? vous marchez par un chemin semé de croix ; vous ne vous nourrissez que d'un pain détrempe de vos larmes ; vous ne comptez vos jours que par des douleurs ; vos parents vous abandonnent, vos amis vous trahissent, vos projets

échouent, vos jours se passent dans la tristesse et dans le deuil ; chaque moment voit croître le torrent d'amertume qui vous inonde ; vous semblez n'être au monde que pour souffrir. J'entends la voix de vos plaintes et de vos soupirs. Je prends part à vos peines, je suis touché de vos douleurs ; je vous plains. Cependant je ne vous plains point précisément parce que vous souffrez, mais parce que vous ne savez pas mettre à profit vos souffrances, en vous rappelant les grands motifs de consolation que votre religion vous présente. Pensez-y ; vous pleurez sur vos afflictions : hélas ! avez-vous pleuré sur vos péchés ?

Vous souffrez, et vous vous plaignez ; considérez ce qu'un Dieu a souffert pour vous ; et, à la vue de sa croix, de son sang et de ses douleurs, voyez si vous avez droit de vous plaindre.

Vous avez péché, et par vos péchés vous avez mérité l'enfer ; si Dieu vous avait enlevé de ce monde dans un certain temps, ne seriez-vous pas actuellement plongé dans les feux éternels ? et vous vous plaignez de quelqu'affliction passagère !

Vous souffrez : et les Saints, que n'ont-ils pas souffert ? vos peines sont-elles comparables à leurs sacrifices ? Comme eux, vous désirez être saint, et vous ne voudriez rien souffrir avec eux pour le devenir ?

Vous souffrez ; par vos souffrances vous pouvez expier vos péchés, attirer les miséricordes de Dieu, mériter le ciel : dès lors vos souffrances, dans les vues de Dieu, ne sont-elles pas des grâces bien précieuses ? Y a-t-il un autre chemin pour aller au ciel que celui de la croix ?

Vous souffrez, et vous vous inquiétez, vous vous plaignez, vous êtes tenté de murmurer. Mais, par votre inquiétude, adoucissez-vous vos souffrances ? Ne voyez-vous pas que vous ne faites que les aigrir, en perdre devant Dieu le mérite, vous rendre d'autant moins digne de ses grâces et de son secours, peut-être même vous attirer de nouvelles épreuves et de nouvelles douleurs ?

Enfin vous souffrez ; mais voudriez-vous n'avoir rien à

mettre au pied de la croix de votre Sauveur ? Vous y trouvez son sang ; est-ce trop d'y mêler vos larmes ?

Hommes pécheurs et coupables, remontons à la source du mal ; rentrons en nous-mêmes, et voyons ce que nous méritons devant Dieu ; reconnaissons que, si nous souffrons, ce sont nos péchés qui ont attiré nos souffrances ; et, loin d'éclater en plaintes, loin d'accuser le Ciel de rigueur, les créatures d'injustice, la fortune d'être aveugle, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes et à nos péchés.

Le péché ; voilà le funeste flambeau qui a allumé la colère de Dieu et le feu de ses vengeances. C'est là le poison mortel qui, se répandant sur la terre, a produit l'affliction dans les âmes, l'amertume dans les cœurs, la désolation dans les familles, la ruine dans les états, la décadence dans les empires. Dieu se dresse un tribunal de vengeance sur la terre, d'où il exerce ses jugements redoutables sur les hommes pécheurs, soit pour punir les désordres, soit pour arrêter les scandales, soit pour ramener les prévaricateurs à l'observation de la loi.

Ouvrons donc les yeux sur nos malheurs, et loin de les imputer, en païens, comme nous le faisons souvent, au hasard aveugle, à la malice de nos ennemis, à notre mauvais sort, à je ne sais quelle fatalité que nous appelons notre mauvaise étoile, remontons plus haut, allons au principe du mal ; voyons le bras de Dieu justement armé contre nous : nous avons péché, et il nous a affligés ; nous avons abandonné sa loi, et il nous a abandonnés à des calamités ; nous avons méprisé ses miséricordes, et il nous a livrés aux rigueurs de sa justice. Peut-être nos misères augmentent-elles parce que nos iniquités se multiplient ; peut-être devenons-nous tous les jours plus malheureux, parce que nous devenons tous les jours plus coupables. Les fléaux de Dieu ne sont point arrêtés, ni ses trésors de colère épuisés ; sa main est encore levée contre nous : *adhuc manus ejus extenta*.¹ Voulons-nous donc faire cesser nos misères ?

¹ Isaïe, v. 25.

renonçons à nos crimes, déplorons nos iniquités, humilions-nous sous la main de Dieu, et baisons la main qui nous frappe ; alors le Ciel irrité s'apaisera ; le Dieu vengeur calmera sa colère, et les nuages sombres qui annonçaient les foudres et les éclairs pour nous perdre, se résoudreont en une douce rosée pour nous sanctifier. Ce qu'il y a de plus consolant pour nous, c'est que, comme nos péchés ont attiré nos souffrances, nos souffrances serviront à expier nos péchés, contribueront à notre salut, et nous attireront un jour les récompenses promises aux âmes souffrantes : *Beati qui lugent.*

Voici donc les sentiments dans lesquels nous devons recevoir nos souffrances, si nous sommes chrétiens :

Sentiments de pénitence : Nous sommes pécheurs ; nous sommes donc heureux d'avoir un moyen d'expier nos péchés en ce monde plutôt que d'en subir la peine éternelle !

Sentiments de patience : Dieu le veut : ce mot nous dit tout. Dieu le veut ou le permet ; en vain nous plaindrons-nous, murmurerions-nous : pourrions-nous jamais nous soustraire à la main toute puissante de Dieu ?

Sentiments de confiance : Dieu nous afflige pour notre bien ; il nous soutiendra, nous consolera, nous sanctifiera dans nos souffrances et par nos souffrances. Un Dieu a souffert avec joie pour nos péchés, souffrons avec joie pour son amour ; semons à présent dans les larmes, nous moissonnerons un jour dans la joie, et une éternité de bonheur et de gloire sera la récompense de quelques années d'épreuves et de combats.

Pensons-y, et consolons-nous dans toutes nos peines : nos péchés méritent encor plus que nous ne souffrons.

Nous sommes heureux de faire connaître aux associés de l'Union de Prières, la lettre suivante adressée au Directeur de l'Association comme preuve d'affiliation à toutes les bonnes œuvres mérites et prières de la Confrérie de l'Ordre de *Prémontré*.

J. M. J.

“ Monastère de l'Immaculée Conception, St. Michel, près
Tarascon, (Bouches du Rhône,) 4 octobre 1866.

“ Révérend Monsieur,

“ Dans une lettre écrite par M. Buteux, aumônier de l'hôpital de Boston, nous avons reçu, avec une vive reconnaissance, l'association des 15,000 personnes, que vous envoyez à notre chère Confrérie. En chantant l'office divin, au S. Sacrifice, et dans nos oraisons du jour et de la nuit, nous nous souviendrons de vous, et de tous ceux qui vous sont chers, et nous demanderons au Ciel de vous communiquer les grâces les plus abondantes. Nous venons de vous inscrire sur le registre de notre confrérie, elle compte déjà 128,000 associés, dont 30,000 religieux, réguliers, séculiers, et communautés religieuses, avec 113 paroisses. Nous vous envoyons par la poste, avec la présente, un spécimen de notre chère Confrérie, dont vous ferez l'usage qu'il vous plaira. Daigne N.-S. J.-C., daignent Marie et Joseph bénir vos efforts, pour établir leur règne en Amérique, et pour conduire toutes les âmes dans l'amour de notre sainte religion ! Au ciel, alors, nous nous reverrons avec un bonheur ineffable. *Ecce quomodo in vitâ dilaxerunt se, itâ et in mortâ, non sunt separati.*

“ Agréiez, Révérend Monsieur, l'hommage du respect, avec lequel, je suis, en N.-S., votre très-humble Serviteur.

“ J. EDMOND,

“ Prieur de la str. obs. de Prémontré.”

ANNONCES

On recommande aux prières les associés de l'union de Prières décédés depuis la dernière publication :

Guillaume Lamoureux, l'épouse de Jos. Bissonet, l'épouse de Nap. Baulieu, Hyacinthe Brisset, J. Bte. Charest, l'épouse de Julien Lagarde, Christophe Couturier, Antoine Pilaire, veuve Ant. Trecot, Jos. Lesieur, veuve F. H. Belisle, l'épouse d'Orville Bonneville, l'épouse de Jos. Champagne.

Prix du Numéro, un centin. — En vente chez les Libraires.